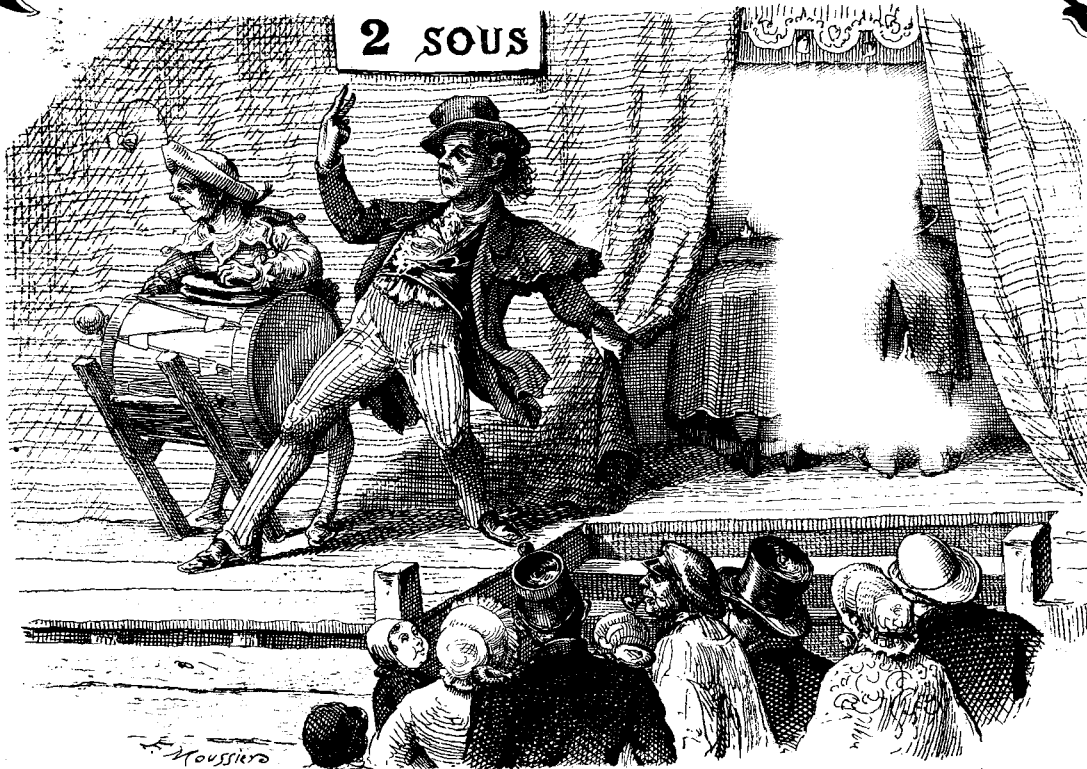


LANTERNE MAGIQUE

BINETTES LYONNAISES.

2 SOUS



ILLUSTRATIONS

DE

F. MOUSSIER & A.-A. GAILLARD.

ADMINISTRATION

LABASSET, directeur-gérant.

RÉDACTION

CAQUE-NAXO, rédacteur-en-chef.

Toutes lettres et envois non
affranchis, seront rigoureuse-
ment refusés.

Aux Collaborateurs qui voudront
bien nous adresser leurs poésies.
— Boîte dans l'allée de l'imprime-
rie, rue Lafond, 10, Lyon.

Messieurs les Calicots
lyonnais nous adressent la
lettre suivante :

Lyon, 12 nov. 1865.

Cher Rédacteur,

Les types de calicots con-
tenus dans la *Lanterne Ma-
gique* de dimanche dernier
sont tapés.

Aussi tu as l'estime de
tous les brise-miches, com-
mis et bistauds de la ville de
Lyon.

A l'instar du *Progrès*, et
ainsi que ce dernier l'a fait
pour la veuve du président
Lincoln, le défenseur des
esclaves, nous ouvrons une
souscription pour l'offrir...
un DRAPEAU D'HONNEUR
qui sera un peu chouette !

En attendant, nous te
proclamons dès ce jour notre
ami et plus grand que les
pyramides d'Egypte.

Quant à ton *chant natio-
nal des Calicots*, il aura un
succès bœuf ; je te le garan-
tis, et fera le tour du monde.

Là-dessus, mille et mille
remerciements de toute la
corporation et une avalanche
de poignées de main à Mous-
sier et Gaillard.

Je m'esbigne et la tire.

SAUCE-PIQUANTE,
Délégué de MM. les Calicots
lyonnais.



Un DRAGON et une bonne
sont assis sur un banc de
pierre à Bellecour, et cau-
sent.

La bonne, Mam'zelle Do-
dinot, regarde fréquemment
derrière elle.

Le DRAGON s'en aper-
cevant. — Que regardez-
vous ?

La BONNE. — Je regar-
de.... je regarde.... Ah ! te-
nez-moi un instant mon
mioche, je reviens.

Le DRAGON prend l'en-
fant sur ses genoux et mur-
mure, puis il se tait ; tout-
à coup ne voyant pas reve-
nir Mam'zelle Dodinot il se
retourne et l'aperçoit au
bras du brigadier Merlan-
chon ; à cette vue, son cœur
brisé de douleur et navré,
car ses espérances sont dé-
çues, n'y résiste pas. Il pose
vivement le montard et s'é-
loigne précipitamment.

Le BRIGADIER lui cou-
rant après. — Eh ! là-bas !
vous me ferez huit jours de
salle de p'lisser pour faire si
bien vot' service.

Le DRAGON. — Mais
mais.. brigadier !....

Le BRIGADIER outré. —
Qu'est-ce ?.. une réplique..
ah bin z'oui, faudrait z'y
voir.

CHARGES DE CAVALERIE.



CALICOTS LYONNAIS

(Suite.)

Une bande de calicots, un dimanche. Ces messieurs, ayant touché leur guelte, font bien les choses.

Le 1^{er} au blanc, au 1^{er} à la fantaisie. — Qu'avez-vous commandé, Arthur?

Le 1^{er} à la fantaisie. — Oh! presque rien, quelque chose de léger, huit douzaines d'huitres, arrosées avec un petit scélérat de vin blanc!... Potage-much, côtelettes, pieds truffés, paté de foie gras, salade de homard, omelette au rhum-rhum, charlotte plombière, café, pousse-café, rincette, sur-rincette, rincinette et sur-rincinette.

Le 1^{er} mercier. — Et le vin?

Le 1^{er} à la fantaisie. — Beaune première et Champagne frappé! Vous voyez, messieurs, que je suis digne de votre confiance.

Tous. — Bravo, Arthur!

On apporte à ces messieurs l'absinthe qu'ils brouillandent.

Le 1^{er} à la fantaisie. — Oh! l'absinthe! cette sublime invention d'un suisse quelconque! j'en ai besoin pour me consoler de l'absence d'Ernestine, qui ne peut pas venir nous rejoindre aujourd'hui. Et moi qui me proposait de lui roucouler les vers de nos plus doux poètes, les soupirs d'Assuerus près d'Esther et de Titus à l'endroit de Béréme!

On a mis le couvert.



Le garçon. — Messieurs, vous êtes servis.

Tous. — A table!

Le 1^{er} mercier. — Veux-t-on de l'eau de Seltz?

Le 1^{er} sayeux. — Non, merci.

Le 1^{er} mercier. — Il y a pourtant des gens qui s'y font à l'eau de Seltz.

Tous lui jetant leur serviette. — Oh! oh!

Le 1^{er} à la fantaisie au bistaud. — Jeune Ovide, à quoi pensez-vous? Je suis certain que vous ambitionnez déjà d'être le cavalier de quelque nymphe agaçante?

Le bistaud. — Oh! il y a longtemps que je pensais à cela chez nous. On m'avait parlé des cocottes de Lyon. Mais papa ne me perdait pas de vue. Aujourd'hui, à la bonne heure, je ne crains plus rien, papa est seulement venu me conduire à Lyon, il a payé au patron l'argent pour ma pension, et il est reparti aussitôt, en me recommandant de ne pas fréquenter des alcazariennes. Bon voyage, papa. Moi aussi, je vais pouvoir faire des phâmes!

Le 1^{er} mercier. — Très-bien, jeune homme, vous ferez votre chemin, je vous le permets.

On a fini de dîner. La nuit est venue.



Naïvetés Dauphinoises.

Une dame allitée à une paysanne. — Je vous confie mon enfant, soyez pour lui une seconde mère, et vous serez contente.

La nourrice faisant semblant de pleurer. — Oh! Madame, soyez tranquille, je l'aime déjà plus que vous, que c'est vrai ce que je vous dis comme il n'y a qu'un Dieu (avec vivacité), vous me donnerez bien le savon.

La dame souriant. — Oui, et des étrennes. Mais j'y pense, y a-t-il de l'eau près de chez vous, mon enfant risqué-t-il de se noyer.

La paysanne. — Oh! que non, Madame, nia point de rivières nia que la mrrre ousque les cossons du Père Laglu vont boire, mais nia point de danzé.

La dame effrayée. — Des cochons, mon fils risquerait d'être mangé, avez-vous des cochons!

La paysanne. — Oh que non, Madame, se n'avons point de cossons, nous n'avons qu'une mère cossonne et ses petits, mais nous n'avons point de cossons.

Le 1^{er} à la fantaisie se levant et se drapant avec sa serviette à la romaine, déclamant :

Mais déjà dans les airs la nuit étend ses voiles
Que sans doute jamais elle n'a savonnés,
Et de son noir manteau tout parsemé d'étoiles
Elle s'enveloppe le nez.

Criant : — Garçon! servez le café!

Le 1^{er} mercier. — C'est égal, on dine mieux ici qu'au magasin.

Tous avec conviction. — Oh! oui!

Naïvetés Dauphinoises (Drôme).

Les habitants d'un village se réunissent pour aller ensembles voter au chef-lieu (environ de Romans). Joselou (1) à Jean, d'Jean combien que sian d'an vil-lâdgé (Jean) moi, faye un, toi, faye dou, le Mare faye tré, le Tambourineu, faye quâtré, aquel que pose d'arnier le Bouisson, faye t'cinqs.

(1) Joselou, petit Joseph.



Épatement du public devant la Lanterne Magique
(dessin et légende communiqués).



Nos défauts (les boursicotiers).

Place Impériale, bureau du télégraphe, 6 heures du soir. M. Larente, nez rouge, figure blême, cheveux rares, mise équivoque, à M. Lesfonds, ventrus, œil fiévreux, figure idem.

— Où en sont les fonds? Quelqu'un m'a retenu, je n'ai pu arriver plus tôt.

M. Lesfonds. — J'arrive aussi. Ma femme est à l'agonie, mais je me suis esquivé un instant pour savoir où en est la rente; je ne sais rien; mais avez-vous des allumettes, nous verrons la cote?

M. Larente. — J'en ai toujours dans ma poche; ce n'est pas que je fume, je n'ai pas ce défaut. Mais les allumettes sont utiles pour voir à toute heure de la nuit la cote du télégraphe. Quelquefois je me relève, lorsque la mémoire me fait faut-bon.

Voyons notre affaire (ils s'approchent de la muraille, et frottent une allumette qui ne prend pas).

Tous les fabricants d'allumettes sont des voleurs. En voici trois qui n'ont pas pris feu.

M. Lesfonds. — Frottez en deux à la fois.

M. Larente. — Comme vous y allez, deux! C'est brûler la chandelle par les deux bouts. En voici une qui prend (s'approchant du tableau : ah! le 4 1/2 qui tombe de 2).

M. Lesfonds. — Voyez donc les Espagnols, je n'ai pas mes lunettes.

M. Larente. — En baisse de 10.

M. Lesfonds. — Et les Autrichiens.

M. Larente. — Ils ont près de 3.

— Pour mon malheur, j'ai vendu les miens ce matin! voyez donc, si j'avais eu le nez fin.

M. Lesfonds. — C'est comme moi, depuis huit jours que j'ai des Espagnols, ils font une dégringolade chaque jour.



Une bonne et deux enfants. — Les enfants jouant à la guerre : Toi, fanfan, tu seras caporal et moi général, ran plan, plan, plan.

Un vieux monsieur. — Mais enfants ne jouez pas ainsi, la guerre détruit et ne produit point. Dites à votre bonne de vous acheter du sucre d'orge, cela vaut mieux.

Les enfants en cœur. — Ça y est! la bonne! du sucre d'orge? Marie, du sucre; nous ferons la guerre après.

Le monsieur. — Ce n'est pas cela; enfants : le sucre, mais pas la guerre.

Les enfants. — Est-il drôle ce monsieur; il vaut bien mieux le sucre et la guerre. En avant! ran tan plan, plan, plan.

Nos défauts (le tabac).

— M. Roupille? depuis trois minutes, la goutte que vous avez au bout du nez s'est formée trois fois, la première est tombée sur votre chemise et deux dans votre soupe. — Ça donne de la couleur, mon vieux.

— M. Brûle-gueule? vous faites bien des embarras avec votre haleine qui empoisonne les mouches à quinze pas; au moins, ma goutte au nez ne sent pas mauvais.

— Vous croyez, père Roupille; la semaine passée, allant chez mon propriétaire pour payer mon terme, sa sœur venait d'arriver, elle donna des bonbons à ses pe-



tits neveux et nièces qui se mirent à crier en éternuant et crachant : ma tante, vous nous avez donné des bonbons au tabac? la tante, de se récrier; mais, inspection faite de sa poche, la tabatière perdait le tabac. Mais, ma tante, elle perd toujours votre tabatière, lui dire les enfants.

Vous voyez, père Roupille, que votre diable de prise a des inconvénients.

— Ta, ta, ta, M. Brûle-Gueule, vous gênez vos voisins en leur lançant constamment au visage des bouffées de fumée qui les prennent à la gorge. Avec cela, si vous parlez d'une affaire importante à un fumeur, il ne vous écoute que médiocrement si sa pipe ne tire pas, et il vous quitte au milieu d'une conversation intéressante pour chercher auprès du balai le moyen de déboucher sa pipe. Ce n'est que lorsqu'il a rétabli l'aspiration qu'il revient à ce que vous dites.

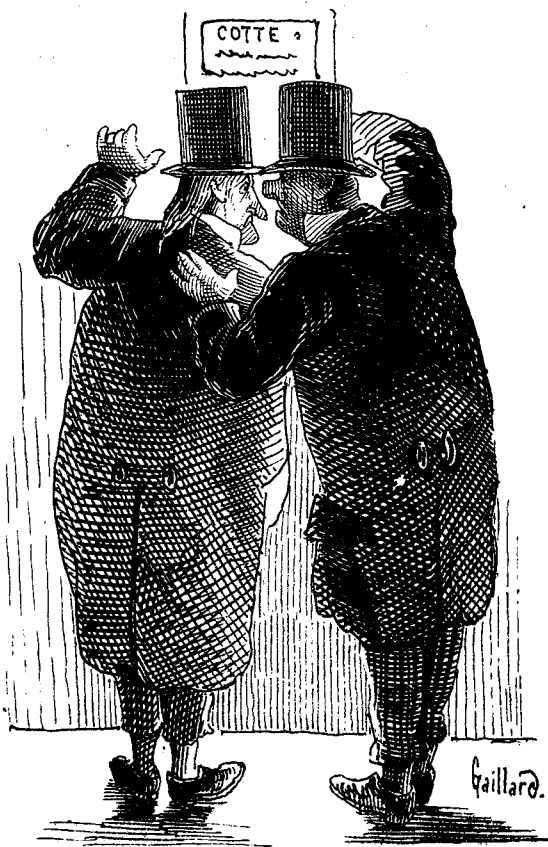
Le priseur au contraire, la prise entre deux doigts, ne vous perd pas de vue, suspend le reniflement pour mieux écouter, et ce n'est qu'à un instant propice qu'il opère. Qu'avez-vous à dire?

Rien, M. Roupille, si ce n'est qu'il n'est pas agréable d'embrasser une femme qui prise.

M. Roupille exaspéré. — Ni à une femme comme il faut d'embrasser un fumeur à l'haleine fétide, aux dents noires et à la salive couleur des produits de Vénissieux.



Correspondance renvoyée à huitaine





MAISON FONDÉE EN 1893
LYON

CELODIE

Paroles de Lecomte DELISLE. Musique de L. A. HOLTZEM

Allegretto
PIANO dolce Rall...

Une n'était point ter-ri-ble, Le ciel était tout étoi-lé; Et moi, j'allais trouver Ar-

ni - e Dans les sillons d'orge et de blé. Oh! les sillons d'orge et de blé.

Le cœur de ma jeune mai-tres-se é-tait é-trangement trou-ble! Je bousais le bout de sa tres-se Dans les sillons d'orge et de

blé Oh! les sillons d'orge et de blé! Fin

2^e c. Que sa chevelure était fine! Qu'un baiser ait vite en-vo-lé! Je la pressais sur ma poi-tine Dans les sillons d'orge et de blé Oh!
les sillons d'orge et de blé! Notre ivresse é-tait in-fé-ri-ble Et nul de nous n'avait par-té Ah! la
dou-ce nuit, ché-ri-rie, Dans les sillons d'orge et de blé Oh! les sillons d'orge et de blé!